

Avis des Editeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par SON ÉMINENCE MONSIEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.



LES

PREMIÈRES ANNÉES

D'UN

GRAND HOMME.

I.

EXPOSITION DU SUJET.

Les pâtres des montagnes d'Auvergne ont, pour remplir les longues heures où ils sont obligés de garder des troupeaux, un jeu qui leur plaît infiniment, et qui s'est transmis, par la tradition, de siècle en siècle.

Ce jeu, d'une extrême simplicité, ne laisse pas que de beaucoup les amuser. Il demande un peu d'adresse; ce jeu s'appelle en patois auvergnat le jeu de la *cabre*, c'est-à-dire de la chèvre. Ce nom lui vient de la forme de la branche d'arbre qu'on choisit pour cet amusement, et qui présente deux cornes comme une chèvre. N'exigeant pas un grand déplacement comme nos jeux de barres et de cligne-musette, le jeu de la cabre convient parfaitement aux petits bergers, qui, tout en se livrant à la distraction du jeu, peuvent encore veiller sur leurs vaches et sur leurs brebis, afin qu'elles ne s'oublient pas jusqu'à aller brouter dans le champ du voisin, ou, ce qui est plus grave encore, dans les bois communaux qui couvrent le flanc de ces montagnes.

C'était vers le milieu du x^e siècle, époque encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance, et où le vulgaire, très-nombreux alors, était en proie à la plus grossière superstition.

De jeunes pâtres, campés dans des parages situés dans le voisinage d'Aurillac, avaient organisé entre eux une partie au jeu de la cabre. L'un d'eux, avec un mauvais couteau, avait façonné la branche

cornue qui devait servir à ce jeu paisible, et l'avait fichée en terre comme cela se pratique. De temps en temps, il jetait un regard du côté d'un petit bois qui s'élevait au-dessus de l'endroit où il se trouvait; il semblait craindre de voir venir quelqu'un de ce côté-là, et il avait l'air d'être aux écoutes.

— Qu'as-tu donc, Pierre? lui dit un de ses camarades. On dirait que tu crains de voir arriver le garde-champêtre. Est-ce que nous ne sommes pas dans notre droit? De tout temps, à ce qu'on dit du moins, les pâtres ont joué à la cabre, et...

— Sans doute, répondit Pierre, on ne peut nous en empêcher, pourvu que nous ayons toujours l'œil ouvert sur nos bestiaux.

— Eh bien! donc, reprit Jean, qui peut t'inquiéter?

— Tu ne le devines pas, Jean? dit Pierre, en fixant toujours son regard anxieux sur les sapins du monticule. C'est l'autre....

— Qui, l'autre? interrompit Jean.

— Le sorcier! dit en tremblant le pâtre Pierre, tout blême de son émotion.

— Quoi! quoi! dirent les autres à ce mot de

sorcier et en se rapprochant instinctivement les uns des autres, est-ce que nous sommes menacés d'un pareil fléau? Oh! bien, alors, nous allons voir la clavelée fondre sur nos brebis, la morve attaquer nos chevaux. Nous ne sommes point au bout de nos peines!

— Déjà, dit Antoine, voilà plusieurs de nos vaches qui toussent et ne veulent pas manger.... C'est le commencement, mais ce n'est pas la fin, voyez-vous.

— Ce n'est pas ça que je veux dire, reprit Pierre en se redressant, mais il peut y avoir quelque chose de vrai là-dedans. Je n'affirmerais pas sur le saint Evangile que le petit Gerbert ait fait un pacte avec le démon. Mais il faut l'avoir vu comme moi....

— L'avoir vu! dit Jean en se signant; tu l'as vu?

— Oui, je l'ai vu la nuit suivre la marche des astres, et leur adresser la parole comme s'il eût parlé à des personnes naturelles. Et puis il traçait sur la terre, avec une baquette de coudrier, des caractères inconnus, des signes tout à fait singuliers, des lignes comme ci, des lignes comme ça, les unes droites, les autres courbes. J'avais beau

le regarder en silence, je n'y pouvais rien comprendre; je regardais cet enfant qui ne me voyait pas, qui ne m'entendait pas, et qui continuait à faire son petit commerce avec une application sans exemple....

— Mais s'il était sorcier, Pierre, dit Jean, il aurait bien su que tu étais là à l'espionner, crois-le bien.

— C'est possible, dit Pierre en paraissant un peu rassuré; mais je ne comprends rien à tout cela.

— Qu'as-tu besoin d'y comprendre quelque chose? répondit Jean. Allons, viens jouer à la cabre; cela vaudra mieux, je crois.

En ce moment parut entre les pins un jeune enfant couvert d'un petit manteau de laine grise. Il était petit et grêle, et n'annonçait pas plus de huit ans. Sa marche était grave; il paraissait en proie à une profonde méditation, et ne faisait aucune attention aux petits pâtres de son voisinage.

— Le voilà, dit Jean, le voilà l'épouvantail de Pierre. Nous allons voir s'il nous parlera.

Le petit Gerbert cherchait une de ses chèvres, qui avait profité des méditations de son gardien et s'était, comme on dit, donné de l'air.

— Petit, lui dit Jean, veux-tu jouer avec nous à la cabre, au lieu de songer à toutes sortes de choses qui ne nous regardent pas ?

— Comment pourrais-tu savoir que ces choses ne nous regardent pas ? Je cherche une de mes chèvres qui fait sans doute curée à quelques pas d'ici... Je voudrais la faire rentrer... L'auriez-vous aperçue ?

Les pâtres se regardaient en se faisant des signes d'intelligence.

— Est-ce que tu ne sais pas où elle est, ta chèvre ? reprit Jean en souriant.

— Si je le savais, est-ce que je viendrais vous le demander ? dit le petit Gerbert d'un ton sec et ferme.

— C'est vrai, répondit Jean ; vois-tu, c'est que, d'après ce que vient de me dire l'ami Pierre, il paraît que tu sais bien des choses, et il est étonnant que tu ne saches pas celle-là.

— Bastiole ! dit Gerbert d'un air dédaigneux, je sais... je sais que je ne sais rien ; j'ai seulement le désir d'apprendre ; mais cela ne me met pas sur la voie de ma chèvre. Il faut que je la cherche....

— Cherche, camarade.

Alors le petit chevrier fit entendre un son guttural, semblable au bêlement de la chèvre. A cet appel, auquel elle était accoutumée, la chèvre égarée, qui se trouvait alors suspendue sur une roche éloignée de là, leva la tête et répondit aussitôt par un bêlement intelligent.

— Allons, voilà donc notre vagabonde retrouvée, dit le petit chevrier ; je vais la ramener.

— Gerbert, dit Jean, est-ce que tu ne viendras pas jouer avec nous à la cabre ? Nous nous amusons bien.

— Je ne le puis, dit Gerbert ; amusez-vous sans moi.

— Comme toujours, dit Pierre.

— Oui, reprit le petit chevrier ; il faut que je cherche quelque chose que je me suis promis de trouver.

— Mais ce n'est donc pas la chèvre ? dit Pierre d'un air inquiet.

— Oh ! bien oui, la chèvre ! dit Gerbert ; je savais à peu près où la retrouver, elle ne pouvait qu'être dans les environs ; mais ce que je cherche, oh ! c'est bien autre chose.

Et, en disant ces paroles, il mit la main sur son

large front, et il s'éloigna de ses camarades, qui se regardèrent tous d'abord sans se parler, puis enfin rompirent le silence.

— Avez-vous remarqué cet air mystérieux à nous parler de la chose qu'il cherche? Oh! c'est vraiment extraordinaire!

— Oui, dit en riant le gros Jean; n'y a-t-il pas du sorcier là-dedans? Tiens, j'ai oublié de regarder à ses pieds; on dit que ces gens-là ont tous les pieds fourchus.

— Et n'avez-vous pas senti une odeur de soufre, dit Pierre, quand cet orgueilleux s'est approché de nous?

— Oh! pour cela, c'est une idée, reprit Jean; j'ai entendu des personnes raisonnables parler des sorciers. On s'accorde à dire que ce sont des gens qui, avec le secours des puissances infernales, peuvent opérer des choses surnaturelles, en conséquence d'un pacte fait avec le démon. Mais quelle apparence y a-t-il qu'il en soit ainsi de la part d'un enfant de huit ans?

— Qui sait? dit Pierre; on voit tant de choses étonnantes....

— On sait qu'en général tous ceux qu'on appelle

sorciers sont des imposteurs, des charlatans, des fourbes, des fous, ou des vauriens qui, désespérant de se donner quelque importance par leur mérite, veulent se faire remarquer par les terreurs qu'ils inspirent. Voilà ce que dit monsieur le curé, dit Jean, très-content de sa tirade, et j'avoue que j'aime assez à être du même avis que lui. Chez tous les peuples d'ailleurs on trouve des sorciers: on les appelle magiciens lorsqu'ils opèrent des prodiges, et devins lorsqu'ils ont la prétention de deviner les choses cachées. Je n'en sais pas davantage.

— Très-bien! très-bien! reprit Pierre; mais me diras-tu que tu trouves bien naturel tout ce qu'on dit de ce petit Gerbert? Trouves-tu bien naturel qu'on passe la nuit à contempler la lune et les étoiles du firmament? Trouves-tu aussi bien naturel qu'un enfant de huit ans, au lieu de jouer avec ses camarades, préfère tracer des lignes dans tous les sens et faire du grimoire?...

— D'accord, mon cher Pierre, dit Jean; aussi ne faisons pas comme lui, et reprenons notre partie.

Pierre fut aussi de cet avis ainsi que les autres

pâtres, et la cabre alla son train avec un certain degré d'animation.

Au plus fort du jeu, un orage, qui s'était formé depuis le matin, vint à éclater. Tous les animaux ont plus ou moins de frayeur de l'orage. Les vaches se serrèrent les unes contre les autres avec terreur. Les moutons s'enfuirent, et les pâtres eurent bien de la peine à les retenir. Quant aux bergers, ils crurent bien s'abriter en se plaçant sous un grand arbre touffu.

Cependant Gerbert, le studieux Gerbert était retourné à son poste, faisant marcher sa chèvre devant lui. Il considérait avec un grand intérêt le fluide circulant à travers les nuages. Quand il aperçut les pâtres sous le grand arbre, il poussa un grand cri, en leur faisant des signes, pour qu'ils eussent à s'éloigner. Mais ceux-ci, entendant le tonnerre rouler avec fracas au-dessus de leurs têtes, se croyaient bien en sûreté sous ce grand arbre bien garni de feuilles et dont le tronc leur paraissait si robuste; ils se tenaient tout tremblants dans l'asile qu'ils s'étaient choisi.

Cependant le petit chevrier, à la vue du péril dont il les croit menacés, élève la voix et, d'un ton plein d'autorité, il leur dit :

— Imprudent ! fuyez, quittez vite cette retraite où la mort saurait bien vous atteindre. Les arbres attirent le tonnerre. Il vaut mieux pour vous être en rase campagne et recevoir la pluie sur le dos. Croyez en mes paroles.

Frappés de l'avis du petit chevrier, frappés surtout de l'autorité de sa parole, les pâtres abandonnent l'arbre et se retirent dans la plaine.

Mais à peine ont-ils fait quelques pas, que la foudre éclate et tombe sur l'arbre qu'ils viennent de quitter. L'arbre était fendu depuis le haut jusqu'en bas; la cime brûlait et tout le feuillage avait disparu.

— Il n'était que temps, dit Jean, nous devons la vie au petit chevrier.

— C'est vrai, dit Pierre, et cela me confirme dans l'idée que je m'étais formée de lui. Il faut bien qu'il ait des relations avec les puissances surnaturelles; car comment aurait-il pu savoir que nous étions en péril sous ce grand arbre? Ah! monsieur le chevrier, je vous suis bien reconnaissant. Mais vous sentez terriblement le roussi. On brûle ces coquins de sorciers, et vous devriez bien le savoir.

— On brûle ceux qui font du mal, reprit Jean, c'est de toute justice ; mais on ne pourrait condamner au feu un jeune enfant qui vient d'en sauver plusieurs. D'ailleurs, le diable est le génie du mal ; il ne se mêle point des choses qui contiennent un peu de bien.

II.

L'AUVERGNE AU X^e SIÈCLE.

On vient d'entendre les réflexions de quelques jeunes pâtres du x^e siècle. Ces réflexions, empreintes d'ignorance et de préjugés, où se fait jour à grand'peine un peu de bon sens, semblent être un écho de cette époque bien lointaine.

Mais nous croyons, pour l'instruction de nos jeunes lecteurs, devoir donner ici une esquisse morale de ce x^e siècle. Nous reviendrons ensuite à nos petits personnages.